

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 70. — Juin 1880.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

MACKENZIE.

EXTRAITS DES LETTRES DU R. P. SEGUIN A Mgr CLUT.

Notre-Dame de Bonne Espérance, le 6 février 1879.

MONSEIGNEUR,

Le courrier va partir prochainement de Good-Hope pour aller au-devant des lettres qui arrivent des *vieux pays*, et qui, sans nul doute, nous apporteront des nouvelles de Votre Grandeur. Je profite de cette occasion pour vous envoyer un petit mot de souvenir.

Vous savez que, dans le courant de l'automne dernier, j'ai dû faire un voyage à la Providence. La saison étant déjà avancée, je ne pus y prolonger mon séjour, et après deux jours seulement passés à la Mission, l'affaire qui m'avait appelé étant terminée, je dus repartir sans attendre le retour du R. P. LECORRE, occupé alors à la pêche dans la grande Ile. Le temps fut si mauvais a

mon second voyage, que je mis quinze jours pour l'effectuer. Je ne m'arrêtai qu'une demi-journée au fort Simpson, où je fus reçu par M. Camsell avec tous les témoignages de la plus vive affection. Mon hôte me fit admirer toutes ses richesses et curiosités et me fit présent de plusieurs objets. Mon passage au fort Laviolette et à la mission Sainte-Thérèse-Fort-Norman fut encore plus rapide. Il fallait se hâter d'arriver avant les froids, et déjà même nous rencontrions sur notre route une foule d'obstacles.

Au rapide des Remparts, près la Mission, les chutes étaient si profondes, qu'il fallut faire portage. L'opération se fit assez promptement pour les bagages, mais notre esquif, déjà tout couvert de glace, offrit la plus grande résistance à tous nos efforts. Emprisonné dans cette couche comme dans un étau, et, de plus, pris entre deux rochers à pic, il restait immobile, sans pouvoir avancer ni reculer. On nous avait aperçus du fort, et ce fut là notre salut. Il fallut, à Laporte et à son aide, près de trois heures pour briser la glace et frayer un passage à notre embarcation dans la petite baie. Le passage des chutes s'effectua enfin, et le reste du voyage n'offrit plus de difficultés. Vers les cinq heures du soir, nous arrivions à la Mission, où l'on avait conçu de grandes inquiétudes sur notre compte.

C'était le 4 octobre ; le 7, le fleuve roulait des glaçons en abondance, et le 30 les eaux disparaissaient sous un manteau de frimas : c'était l'image de la mort ; nous étions arrivés juste à temps pour ne pas être bloqués.

Le lendemain de l'Immaculée-Conception, il nous est arrivé douze familles loucheuses qui venaient célébrer avec nous les fêtes de Noël. Elles s'y sont préparées par un jeûne austère, car il n'y avait dans leur rayon ni lièvres, ni caribous, ni animaux à chasser. Les Peaux-de-

lièvre sont venus avec leurs provisions avant les fêtes, mais ils n'ont pas attendu leur célébration, sous prétexte que, leurs chiens mourant de faim, il fallait revenir aux lointains campements. J'ai profité de l'occasion pour établir la comparaison entre l'indifférence de cette tribu et le zèle des Loucheux. Sensibles à mes reproches, les Peaux-de-lièvre ont désigné des délégués qui devront les représenter aux fêtes de Pâques ; je dois leur rendre ce témoignage, que ceux qui sont venus ici depuis ont été plus fidèles à se confesser.

Dans le nombre des gens qui ont assisté à la messe de minuit, il faut signaler treize hommes de la montagne; c'est, je crois, la première fois que nous les y avons vus; jusqu'à ce jour ils avaient mal calculé les jours, et arrivaient tantôt trop tôt et tantôt trop tard. Parmi eux se trouvaient deux meurtriers faisant partie d'une bande de neuf autres gens tout aussi dangereux. D'où viennent-ils? On n'en sait rien. Ils ont pour armes l'arc et la flèche, et portent un anneau suspendu a la cloison nasale, qu'ils percent pour recevoir ce ridicule ornement. S'il faut s'en fier à leurs récits, ils habitent à vingt et un jours de marche du camp des montagnards. Ils ont pris la fuite après avoir tué leurs ennemis endormis dans leur camp; ils n'ont épargné que deux femmes et quatre enfants qu'ils ont amenés avec eux. Toujours d'après eux, ces cruautés n'ont été que de légitimes représailles pour venger l'assassinat de quelques-uns de leurs parents. Les deux qui sont venus ici voyaient des blancs pour la première fois. Leur présence a mis tout le pays en émoi. Ils ont leurs partisans et aussi leurs ennemis et les esprits se divisent à leur occasion. Jérémie, l'ancien serviteur du R. P. Grollier, m'a dit qu'ils l'obsédaient sans cesse pour qu'il leur apprît la prière. Le chef de cette bande est mort au mois de novembre ; Jérémie lui a appris les

vérités essentielles et a pu l'ondoyer. Pour mon compte, je pense que ces gens-là ne viennent pas d'aussi loin qu'ils le disent, car ils parlent trop bien la langue des montagnards pour l'avoir apprise dans l'espace de trois mois ; ce pourraient bien être des espions.

Le R. P. Ducot se prépare à partir pour le lac des Ours et le fort Norman, d'où il ne reviendra qu'à la fin de juillet. Il veut couvrir sa maison, qui n'a encore reçu qu'une couche de mortier.

(Dans une seconde lettre, datée du 30 mai 1879, c'est-à-dire trois mois après la première, le R. P. Seguin écrit les consolants détails qui suivent :)

Ce printemps, il y a eu à Good-Hope plus de monde qu'il n'y en a eu de mémoire d'homme ; aussi ai-je eu de l'ouvrage plus que jamais. Bien des sauvages, surtout dans la catégorie des femmes et des vieillards, qui ne fréquentaient plus la Mission depuis plusieurs années, sont venus de points extrêmes où les avait entraînés la chasse au caribou. Les gens de la montagne, qui, d'ordinaire, ne font que passer, sont ici depuis Pâques, c'est-à-dire depuis plus de six semaines, au nombre de dix familles. Les meurtriers étrangers dont je vous ai parlé les ont accompagnés, chassés par la peur. Ils affectent quelque désir de recevoir le baptême et se font instruire comme les autres. Mes paroissiens de Tssikketchig sont tous ici, à l'exception de quatre familles de Peels'-River ; il y a aussi quelques familles devenues catholiques de protestantes qu'elles étaient auparavant. Pour répondre aux besoins de tant d'âmes et suffire au ministère, ce ne serait pas trop de deux Pères ; notre chapelle est insuffisante et ne peut contenir qu'un tiers de mes gens ; aussi, sous prétexte qu'on n'y trouve pas de place, beaucoup restent dans leurs loges ; les Loucheux sont toujours les auditeurs les plus assidus. Le dimanche je dis deux

messes, ce qui n'empêche pas que quelques-uns manquent par leur faute au grand devoir dominical. Se confesser ne leur coûte pas, mais venir aux instructions, c'est autre chose.

J'ai déjà fait 42 baptêmes et 2 mariages, et, d'ici à la fin de la saison, j'en aurai encore d'autres. Depuis Pâques, il y a eu déjà 147 communiants, et j'en attends encore une soixantaine ; le jour même de Pâques il y a eu 63 communions. Nous n'avons pas eu de malades, ni en hiver, ni au printemps.

Agréez, Monseigneur, etc.

J. SEGUIN, O. M. I.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. LECORRE A Mgr CLUT.

Mission Providence, le 16 juin 1879.

MONSEIGNEUR,

Dans un an, à pareille époque, vous serez en route pour revenir dans nos pauvres pays et pour recommencer parmi nous votre pénible apostolat. Plus que personne, je désire votre retour, à cause de la responsabilité qui m'incombe. Ni le courage ni la confiance en Dieu ne me manquent, mais je sens très bien le poids du fardeau, et si je suis a votre place, je n'ai pas l'illusion de croire que je puisse vous suppléer. Il y a ici tant de travail, de si nombreuses épreuves et si peu de ressources! Amenez-nous d'Europe de bons frères qui puissent nous seconder. En ce moment, je n'ai ici que les FF. SALASSE, OLLIVIER et CAROUR. Le F. BOISRAMÉ est occupé pour longtemps au fort Raë, où j'ai dû l'envoyer, l'automne dernier, porter secours. Nous n'avons que deux serviteurs, et je suis le seul Père. Le P. LADET a dû rejoindre le P. ROURE pour